de la sélection naturelle. Mais le vainqueur n'est pas forcément le plus fort. En bon observateur de la nature, Darwin a constaté qu'il ne suffit pas d'être plus féroce ou plus rapide que son voisin pour assurer sa descendance. Des traits comme la coopération ou la solidarité des individus au sein d'un groupe seraient, eux aussi, des facteurs favorables au regard de la sélection naturelle. En d'autres termes, l'altruisme favoriserait la survie. Et mieux, peut-être, que les grandes dents. Mais de quelle façon ?

C'est le biologiste britannique William Donald Hamilton qui a fourni la réponse avec sa théorie de « la sélection de parentèle ». Ce fut un des premiers à attribuer une origine génétique à l'altruisme des animaux. Cette idée – une détermination biologique, chez les animaux, de ce qui apparaissait comme un comportement moral – parut si étrange à ses collègues biologistes que W. D. Hamilton, très critiqué, fit une dépression et hésita à interrompre sa carrière de scientifique. Il publia néanmoins en 1964 deux articles qui ont renouvelé la théorie de l'évolution. Dans « The general evolution of social behavior » (« L'Évolution générale du comportement social »), il répond à la question : pourquoi existe-t-il des comportements altruistes dans la nature alors que de tels comportements sont « coûteux » et souvent dangereux pour leurs auteurs ? L'explication réside, précisément, dans la notion de sélection de parentèle. À l'intérieur de chaque espèce, les individus privilégient les comportements de coopération avec leurs parents génétiques les plus proches. En se dévouant de manière altruiste (par exemple en aidant leurs congénères, voire en se sacrifiant), les animaux « altruistes » favorisent en réalité la propagation de leurs gènes. Cette

règle, qui a été mathématisée, est désormais connue sous le nom de « loi de Hamilton ».

Dès lors, les comportements altruistes de certains animaux semblaient prendre un sens du point de vue évolutif. Il vaut la peine – encore une fois pour propager ses gènes – de donner sa vie pour sauver celle de deux frères ou sœurs ou quatre cousins ou encore huit neveux ou nièces. Certains passereaux, par exemple, émettent des cris d'alarme à l'approche d'un rapace en vol. C'est un cri aigu que l'on retrouve chez les mésanges, les pinsons, les bruants. Certes, l'oiseau qui alerte ses congénères trahit sa présence et s'expose au danger. Mais le sacrifice de l'un fait la prospérité des autres. Dans la publication scientifique *Plos One*, une étude expérimentale menée sur des chimpanzés sauvages d'Ouganda a montré que leurs cris d'alarme ne sont pas adressés à tous. Lancés par le chimpanzé-guetteur qui détecte la présence d'un danger, ils sont adressés en premier lieu aux individus qui partagent le même capital génétique que le lanceur d'alerte. Toujours le souci de mettre ses gènes à l'abri ! Chez les insectes sociaux, ce comportement est poussé à l'extrême. Chez les termites, les guêpes, les abeilles ou les fourmis, la plupart des individus d'une colonie sont des travailleurs stériles qui ne se reproduisent jamais, mais qui consacrent leur vie à la nourriture, aux soins et à la défense de leurs frères ou sœurs.

L'altruisme dont fait preuve la caste ouvrière chez les insectes sociaux est devenu légendaire avec les attaques-suicides sur les agresseurs des nids. L'abeille avec son dard « barbelé » en est un exemple type. À cause de ces barbelés, l'abeille ne peut retirer son dard, qui est donc arraché de son corps en même temps que

ses organes vitaux. La mort s'ensuit, mais l'agresseur a (peut-être) été repoussé.

Les limites de l'explication de Hamilton

Même si je la crois juste dans nombre de cas, j'estime que la théorie de W. D. Hamilton a ses limites. Il est vrai que, parfois, les animaux poussent l'altruisme jusqu'au suicide pour protéger leur descendance. Mais, d'autres fois, leur comportement (voir plus bas) pourrait être qualifié d'« égoïste ». Ces qualificatifs sont mal adaptés à une réalité autrement plus complexe. Il se crée dans la nature un équilibre optimal entre les deux comportements. En fait, tout dépend des espèces. La plupart des mammifères ont relativement peu de petits, mais ils consacrent beaucoup d'énergie à la protection de leur progéniture. D'où leur « altruisme ». Chez les poissons, en revanche, le très grand nombre de petits induit un comportement protecteur au périmètre limité, d'où leur « égoïsme ». Tout dépend, encore une fois, de la nature et de la situation des espèces. Il me semble aussi abusif de qualifier d'altruiste un comportement déterminé avant tout par le souci de préserver sa descendance génétique. Pour au moins deux raisons : en premier lieu, les gènes conservés ne seront exactement les mêmes que si l'individu se conserve lui-même. Si les enfants sont conservés, la moitié seulement de ses gènes seront transmis, moins encore pour les parents plus lointains. En second lieu, cet « altruisme » a toutes les apparences d'un égoïsme génétique. Notre conception de l'altruisme véritable est tout autre.

Que disent les philosophes ? Que l'altruisme implique d'abord l'autre. Pas un autre qui ne serait qu'une projection de soi, mais un autre vraiment autre. L'altruisme qualifie une action désintéressée (ce n'est pas le cas de la transmission de ses gènes !), faite volontairement par le sujet pour assurer le bien-être d'un autre que soi. Alexandre Jollien, cité par Matthieu Ricard, donne cette belle description de l'altruisme : « La première qualité de l'amour altruiste, c'est d'être à l'écoute attentive des besoins de l'autre. L'altruisme naît des besoins de l'autre et les rejoint. » Sans doute. Mais reconnaissons aussi qu'il n'est pas toujours facile de déceler ce qu'il y a d'altruiste et d'égoïste dans un comportement.

Altruiste ou égoïste ?

Ce dilemme, je l'ai vécu personnellement. De 1995 à 1996, j'ai été nommé directeur du parc national de Manda, au Tchad. Ma mission était de réhabiliter le parc, mais le projet avait aussi une composante sociale. Nous voulions aider économiquement et socialement les populations locales, construire des dispensaires, créer des emplois. Mais comment qualifier nos motivations ? Agissions-nous par altruisme (pour le profit des populations locales) ou par intérêt (pour le profit du parc) ?

Notre projet pour le parc avait en effet une dimension de protection de la nature qui était difficilement compatible avec le développement économique. Face à une dégradation accélérée du milieu et des ressources, les aires protégées jouent un rôle de tampon écologique et de gardien des paysages. Elles sont aussi d'importants

réservoirs de ressources génétiques, animales ou végétales. Mais la création d'une zone protégée conduit souvent au déplacement des populations qui vivent sur ces territoires. Cette situation a provoqué beaucoup d'incompréhension, voire une réaction de révolte liée à un fort sentiment de confiscation des ressources. D'un autre côté, céder ces aires protégées aux paysans n'était pas non plus la bonne solution, elles retrouveraient vite l'état de dégradation que nous avions pour mission de faire cesser. Tiraillés entre les deux motivations, nous ne pouvions qu'accumuler les facteurs d'hostilité avec les populations locales. J'ai essayé malgré tout d'atteindre les objectifs fixés, mais en prenant soin, à chaque étape, d'expliquer mes projets aux chefs de village et de recueillir leurs avis. Ainsi, peu à peu, le projet du parc est devenu le projet de tous, chacun s'est mieux compris. J'évoque cet épisode pour montrer à quel point les deux comportements – altruisme et égoïsme – sont enchevêtrés. Chez l'homme, l'altruisme véritable n'est sans doute pas un mouvement naturel. Depuis que j'ai ouvert les yeux, comme chacun, je vois le monde à ma façon. Les psychanalystes nous ont enseigné que le « péché originel » des humains s'appelait le narcissisme. C'est bien possible. Fort heureusement l'éducation, l'expérience de la vie, ses mésaventures aussi, nous enseignent que le monde ne se modèle pas forcément sur nos désirs. Grandir, progresser, c'est prendre en considération la dimension de l'autre, voir les choses avec ses yeux. Mieux encore, nous mettre à sa place et devenir nous-même l'autre de l'autre. Matthieu Ricard parle, lui, de la capacité pour un sujet d'entrer en résonance affective

avec les sentiments d'autrui, de prendre conscience de sa situation, voire de sa souffrance.

Empathie cognitive, empathie affective

Chez les animaux, l'altruisme dont nous parlons s'appelle l'empathie. Dans son ouvrage récent[1], Frans de Waal, le célèbre primatologue néerlandais, a montré l'existence de formes indubitables d'empathie chez les primates, mais aussi chez les rats, les dauphins, les éléphants (qu'on se rappelle ici la petite éléphante Bona, remise sur le chemin de la vie par sa mère adoptive). Encore faut-il distinguer entre l'empathie cognitive, qui est la faculté de comprendre les intentions d'autrui et l'empathie affective, qui implique ce que j'ai appelé, dans un chapitre précédent, le partage des émotions.

L'empathie cognitive s'étudie aujourd'hui dans le cadre de ce que les spécialistes appellent la « théorie de l'esprit » (*Theory of Mind*). En deux mots : il s'agit de savoir si les animaux – les grands singes notamment – perçoivent l'autre (homme, animal, congénère) comme un être pensant, doté d'un vouloir propre. C'est en 1978 que deux psychologues américains, David Premack et Guy Woodruff, publient dans une revue scientifique un article intitulé « Les chimpanzés ont-ils une théorie de l'esprit ? ». Ils montraient qu'une femelle qu'ils avaient longuement étudiée, Sarah, avait la capacité de comprendre les intentions inobservables d'un sujet humain. Inobservables car elles n'étaient nulle part

1. Frans de Waal, *L'Âge de l'empathie*, Actes Sud, 2011.